Chapitre un

– Galya, tu crois qu'ils mettent des canards entiers à l'intérieur ?

– Mais ferme-la, Lazar, tu ne vois pas que je dors ?

– Oui, mais non, je veux vraiment que tu répondes à la question, a insisté mon petit frère.

– Argh, ce que tu m'énerves, je ne sais pas, moi ! Pourquoi tu demandes ça ?

– Il y a peut-être deux, dix ou quinze canards et on n'en sait rien du tout !

– Mais c'est quoi l'intérêt de savoir ? Ce ne sont pas des canards que tu as à l'intérieur de ta couette, ce sont des plumes de canard. Et laisse-moi tranquille, je veux dormir.

– D'accord, mais il faut combien de canards pour en faire une, de couette ?

– Je ne sais pas, je te dis. Ça dépend. Trois ou quatre. Ou dix ou quinze si on veut qu'elle soit chaude.

– Parce que moi, j'aimerais avoir une vingtaine de canards dans l'édredon. C'est un chiffre qui me plaît. Vingt canards.

– Mais enfin, pourquoi tu te poses la question maintenant ? Il est trois heures du matin.

J'avais froid, j'étais fatiguée et j'avais mal dans la nuque. Je voulais dormir et dormir encore. Je me suis roulée en boule pour avoir bien chaud, les genoux sous le menton, en me tenant les orteils.

– Quand même, je me demande s'ils laissent les becs, a-t-il continué.

Je me sentais excédée.

– Qui, ils ?

– Ceux qui fabriquent les couettes, est-ce qu'ils laissent aussi les becs de canard à l'intérieur ?

– Tu dis n'importe quoi ! Et pourquoi pas les pattes ou les yeux ? Dans les couettes ou les édredons, il y a seulement des plumes, ne sois pas bête.

Lazar s'est tu puis il s'est mis à pleurnicher.

J'ai fait mine de ne pas l'entendre. J'ai tiré le drap vers moi et j'ai commencé à observer la forme sombre des meubles de la pièce dans laquelle nous dormions.

Notre chambre était minuscule, avec une fenêtre minuscule, et nos lits minuscules avaient la taille d'un tiroir. J'avais l'impression parfois de dormir dans une boîte d'allumettes.

J'ai entendu Lazar renifler.

– Mais pourquoi tu pleures ?

– C'est de ta faute ! Maintenant, j'imagine que ma couette est remplie d'yeux de canard et j'ai peur. Touche, là, à cet endroit ! Il y en a, j'en suis certain.

– Ce sont des plumes, c'est tout.

– Non, je sens des trucs ronds et durs comme des globes oculaires. Viens voir et tu me croiras !

– Non, je ne veux pas ! Laisse-moi tranquille. Je suis au chaud et je veux rester sous ma couette. Si tu penses que je ne te vois pas venir, hein !

– Bon, alors c'est moi qui vais dans ton lit.

– Et voilà, je m'en doutais ! À chaque fois, c'est pareil.

Je n'ai même pas réussi à terminer ma phrase que Lazar se collait déjà à moi.

J'ai senti son petit corps chaud et je n'ai plus su quoi penser. Les boucles de ses cheveux noirs me chatouillaient le nez. Lazar n'a plus rien dit. Son visage était pâle et immobile.

Comme la lune là-haut dans le ciel.

Comme les fantômes là-bas dans la mer.

Tôt le matin, lorsque Papa s'en allait travailler, il faisait nuit noire. La neige étouffait les sons du dehors et le silence devenait si grand dans la maison que j'arrivais à peine à percevoir le bruit de ses pas lorsqu'il partait. Parfois je le regardais s'en aller comme on regarde un oiseau à l'horizon, visible seulement parce qu'on l'a suivi du regard. Je le suivais sur une ligne d'horizon, la ligne droite et noire de Tiksi. Mon père devenait cet oiseau puis ce papillon puis ce point minuscule, et je retournais alors me

coucher au côté de mon frère. Quelques heures plus tard, le réveil sonnait et nous nous levions. Toujours dans le noir. À tâtons vers la salle de bains ou la cuisine.

Le noir se cachait partout autour de nous. Il pendait comme un épais rideau le long des fenêtres. Il était là et m'entourait comme une grosse écharpe, il nous accompagnait du matin jusqu'au soir.

Là où j'habitais, durant d'interminables semaines, c'était l'hiver polaire, le soleil ne se levait pas. Il n'y avait rien pour les couche-tôt ni pour les couche-tard, la frontière entre la lumière et l'obscurité était comme gommée ou annulée.

C'était un monde où le crépuscule était permanent, c'était un monde où tout était différent, c'était un monde où tout se retenait.

À Tiksi, sur les bords arctiques de la Sibérie.

Comme tous les matins, je me suis dirigée dans le noir vers le cabinet de toilette. Mes mains étaient des papillons, elles tâtonnaient le long des murs, des placards et du lavabo, à la recherche du savon ou de ma brosse à dents. Papa voulait faire des économies sur l'électricité alors depuis longtemps il nous obligeait à nous repérer dans le noir, pour que le noir puisse prendre l'apparence des choses que nous cherchions. Par exemple, la casserole que j'ai saisie pour préparer le petit déjeuner n'avait pas la forme d'une casserole, c'était juste la forme noire que

j'attrapais pour la mettre sur le feu. La plupart des objets familiers deviennent un jour ou l'autre invisibles, et on continue tout de même à les saisir ou à les toucher.

– Est-ce que c'est bon, là ? Est-ce que c'est prêt ? s'est écrié mon petit frère.

– Non, ce n'est pas encore chaud !

– Galya, tu me diras, hein ? a continué Lazar.

– Oui !

Lazar était emmitouflé sous les couvertures, il refusait de bouger le moindre orteil tant que le petit déjeuner n'était pas prêt.

J'ai chauffé le lait et j'ai mis le cacao dans les bols, j'ai découpé deux grosses tartines que j'ai beurrées et j'en ai réservé une autre pour Gavriil.

– Tu peux venir maintenant ! ai-je crié vers notre chambre.

– On va être en retard pour l'école, non ? a dit mon petit frère en entrant dans la cuisine.

– Non, on est comme d'habitude, c'est pareil, tu sais.

– Oui, mais si, mettons, on arrivait en retard aujourd'hui, qu'est-ce qui se passerait, tu crois ?

– On aurait du retard, c'est tout. On suivrait le reste des cours.

– Oui, mais peut-être que la journée serait complètement différente, comme dans des mondes parallèles.

J'entendais sa petite voix s'envoler dans le noir de la cuisine comme si l'obscurité se mettait à produire une musique étrange et presque entêtante. Lazar parlait énor-